

808
R 454
1904

25099

REVUE LITTÉRAIRE

DE

L'UNIVERSITÉ D'OTTAWA

S'ADRESSANT

Aux Elèves des Séminaires, Collèges, Ecoles Normales,
Pensionnats, Académies, aux Cercles Littéraires, etc.

PAR

UN ENSEIGNEMENT THÉORIQUE ET PRATIQUE

Paraissant chaque mois de l'année scolaire

Rédacteur en chef : R. P. L. LE JEUNE, O.M.I.



CINQUIÈME ANNÉE

1904

(Tirage annuel de 18,000 exemplaires)

EN VENTE :

AU JUNIORAT DU SACRÉ-CŒUR,

OTTAWA, CANADA.

23113

A NOS LECTEURS.

La REVUE offre à ses lecteurs et à ses lectrices l'expression de sa plus sincère gratitude. Grâce à l'intérêt constant qu'ils lui ont octroyé et à la bienveillance dont ils l'honorent, elle entre, débordante de sève et de vie, dans sa **cinquième année**.

Encore quelques efforts sympathiques, et le chiffre des abonnés atteindra les limites du *mille*. Secondé de l'appui de tous les bras, la REVUE se propose de répondre, mieux encore, aux désirs et aux espérances de ses auxiliaires. Dans ce dessein, nous adressons de nouvelles instances aux Maîtres et aux Maîtresses, aux élèves des Séminaires, Collèges, Ecoles normales, Pensionnats, Académies, Cercles littéraires...

Tout le monde convient que la modique somme de **cinq cents**, le numéro, — quand un même établissement scolaire en prend *au moins dix* — n'est pas au-dessus des ressources des bourses écolières. L'avantage de posséder ainsi — **pour 50 cents** — chaque année de la REVUE, s'accroît encore de la facilité de l'étudier en commun, de revoir à loisir et par soi-même les matières, de les enseigner avec plus d'attrait et de sûreté, de se voir enfin dispensé de l'acquisition d'autres ouvrages, coûteux en raison de leur nombre.

Avec l'année 1903, se termine l'étude abrégée de la **prose**. C'était la *Première section* de notre cours théorique, inauguré en janvier 1900.

Le désastre qui vient d'anéantir totalement l'Université d'Ottawa — le matin du 2 décembre — ne saurait anéantir la REVUE qui porte son nom. Sa rédaction, du reste, s'est toujours abritée sous le toit du **Juniorat du Sacré-Coeur** qui, bien menacé des étincelles et de la chaleur rayonnante d'un brasier immense, se réjouit de la sauvegarde de l'œuvre apostolique et des exemplaires des quatre années précédentes de la REVUE.

Continuant donc sa route avec joie, avec courage, avec espérance, elle entreprend d'exposer aux lecteurs la *Deuxième section* du cours théorique et de la prolonger aussi longtemps qu'il conviendra de le faire. L'intention, il est vrai, ne révèle pas la prétention d'enseigner l'art de devenir poète, de construire des ouvrages rimés, mais bien d'enseigner les notions et les règles qui aident à entendre les œuvres poétiques, à les analyser dans leurs détails très complexes, à les goûter comme l'expression du beau, du vrai, du bien — à les juger comme défectueuses, mauvaises ou médiocres. Le terrain, comme on le verra, est étendu, très riche et d'un haut intérêt de curiosité.

Ce programme de poétique ne saurait exclure — en vue de l'utilité et de l'agrément des lecteurs — d'autres excursions sur le terrain pratique. Aussi bien, la **Partie pratique** offrira au public des travaux divers de genre et de forme :

d'abord — des **notions élémentaires de philosophie**, de psychologie ou étude de l'âme humaine, accompagnées de *sujets développés* ou au moins *esquissés*; nous ne saurions trop engager les Maîtresses de classe, ni trop exhorter les élèves des deux sexes, à prêter la plus sérieuse et la plus persévérante attention à ces notions philosophiques: elles s'imposent d'urgence, dans notre société toute de luxe, de sensations et de surface, et secondent à merveille la pédagogie et la formation intellectuelle, morale, religieuse même de la jeunesse;

puis — des **essais** ou **devoirs** d'élèves, tels qu'on les aura conçus, ordonnés, composés, quelque défectueux qu'ils paraissent ou tout splendides que leurs auteurs les veuillent estimer. Il importe souverainement aujourd'hui de ne pas s'arrêter au seuil du médiocre, du banal, du superficiel, du vieilli; il importe de dévoiler avec franchise et avec assurance quels défauts déparent et enlaidissent tout essai littéraire, de manifester clairement et avec justesse *comment il ne faut plus écrire*: c'est l'une des conditions indispensables qui mènent à savoir *comment il faut écrire* ou tenter de le faire. Est-ce la peine vraiment d'user son temps et ses forces au collège et au pensionnat, de terminer son cours, sans que l'on puisse se donner le plaisir et la récompense d'une aptitude pratique *vraiment littéraire*?... Non, assurément, que nous voulions décourager les élèves; que nous prétendions poser en critique irréprochable, ou incapable d'erreur: tous nos efforts et nos labeurs ne visent qu'à seconder la bonne volonté et à fournir à distance un secours que l'on veut bien nous demander ou attendre de la REVUE;

ensuite — des **textes** ou **extraits** des bons écrivains, contre-partie des essais d'élèves, en *expliquant* avec détails de quelle façon les esprits distingués et les auteurs de premier rang ont su inventer, disposer, exprimer les idées générales, les pensées communes, les belles choses de la nature, les sentiments de l'âme, les événements de la société. L'art s'apprend chez les maîtres; les chefs-d'œuvre se copient par le travail et l'on devient auteur à son tour... Nous accueillerons les bons essais, ceux que l'on décidera réussis, aussi bien que les moins satisfaisants;

enfin — un **supplément** de lectures sérieuses, instructives, récréatives ou amusantes, mais toujours littéraires et bien écrites.

Tel est l'ensemble du programme que nous espérons réaliser. Il reste, comme on le présume, rattaché et enchaîné au programme des *quatre années antérieures*.

On nous permettra d'y renvoyer souvent, dans le dessein d'éviter les répétitions et la multiplicité des citations: nos *trente-six* pages mensuelles n'offrent qu'un espace assez restreint.

Comme nous écrivons cet *avis aux lecteurs* le jour même de la fête de l'**Immaculée-Conception**, nous déposons aux pieds de la Vierge, notre Mère, et la REVUE et la plume qui la compose.

R. P. L. LE JEUNE, O. M. I.

PARTIE THEORIQUE

II. — SECTION: LA POESIE.

I. Leçon: La poésie en général.

I. — DÉFINITION DE LA POÉSIE.

1. Au sens *étymologique*, le mot **poésie** révèle son origine immédiate, qui est latine: *poesim*.

2. Au *premier* sens général, la poésie est "l'art de faire des ouvrages en vers". Et l'on dit ainsi:—"Cultiver la poésie;—la poésie est la musique de l'âme" (Voltaire, *Dict. phil.*)

Par *extension*, ce mot désigne la beauté des idées et du style, beauté essentielle à la poésie, indépendamment de la versification. Ainsi Fénelon a écrit:—"Toute l'Écriture sainte est pleine de poésie". (*Lettre à l'Acad.* 5).

Par *analogie*, ce terme dénote tout ce qui est beau, délicat, fin, exquis dans la nature et dans les œuvres d'art; et l'on entend dire alors:—"La poésie d'un paysage, d'un tableau, d'une symphonie.

3. Au *second* sens général, la poésie indique un ouvrage en vers:—"Les poésies de Malherbe, de Musset, de Coppée";—"écrire des poésies fugitives".

Par *extension*—dans ce second sens—, le mot exprime:—ou bien un genre d'ouvrages en vers, comme quand on dit: "la poésie lyrique, dramatique";—ou bien un ensemble d'ouvrages versifiés, composés dans une langue: "la poésie grecque, latine, française".

4. Si l'on souhaite une définition plus appropriée, nous donnerons celle-ci:

La poésie est l'expression du beau avec tous ses charmes et tous ses attraits, s'adressant plus spécialement à la sensibilité, par l'intermédiaire de l'oreille et de l'imagination, dans le dessein immédiat de plaire.

Reprenons ces mots, pour en éclairer la signification exacte et un peu abstraite.

Est l'expression... c'est-à-dire le style poétique, qui se distingue de la prose, parce qu'il est—plus *perfectionné*, à cause du fond ou idéal du beau et de la forme qui la revêt avec convenance et harmonie;—plus *imagé*, puisque c'est surtout par images que le poète aime à concevoir et à présenter ses pensées;—plus *hardi* quant aux expressions, aux tours, aux inversions, à la marche vive;—plus *passionné*, car il s'adresse sur-

tout à la sensibilité; — plus *harmonieux*, puisque, pour plaire, il faut viser à charmer l'oreille; — plus *assujéti* à une mesure régulière, la poésie étant un cri de l'âme inspirée, du cœur enthousiasmé, et que le moyen ordinaire et naturel de manifester les émotions, c'est le chant — il n'est point de langage plus apte aux beautés de la musique que le langage mesuré et rimé de la poésie.

du beau: lequel doit être plus parfait en poésie qu'en prose, parce que la prose a surtout pour but d'instruire, tandis que la poésie vise à plaire avant tout.

avec tous ses charmes et tous ses attraits: or, c'est par les charmes qu'un objet, qu'un récit nous plaisent; c'est par leurs attraits qu'ils nous touchent, émeuvent, attirent...

Donc l'objet de la poésie doit avoir des charmes et des attraits, il doit être raisonnablement le plus beau possible, c'est-à-dire l'idéal du beau dans tous les genres, physique, intellectuel, moral, religieux.

s'adressant plus spécialement à la sensibilité: sans doute que si la prose s'adresse à la raison pour l'éclairer, l'instruire, la convaincre, elle peut également chercher à plaire, mais indirectement et en second lieu; de même, si la poésie s'adresse à la sensibilité ou cœur pour l'émouvoir, captiver et persuader, elle peut aussi chercher à instruire et à prouver, mais d'une façon moins immédiate, car elle doit songer à plaire et à charmer d'abord.

par le moyen de l'oreille et de l'imagination: la sensibilité étant une faculté aveugle, elle ne saurait être directement impressionnée ou séduite comme l'intelligence par la vue des objets ou la vision idéale du vrai, du beau, du bien; et précisément, à défaut de la vue réelle des objets ou des idées, l'organe et la faculté qui agissent — le plus directement et le plus fortement — sur la sensibilité, ce sont l'oreille et l'imagination: l'oreille, par la cadence, la rime, le rythme, l'harmonie des syllabes, des mots, du vers, du mélange des vers — l'imagination, par les images, les tableaux, les descriptions, les figures... impressionnent de concert et avec succès la sensibilité.

Donc le poète est surtout un homme d'imagination et de cœur — sans qu'il lui soit jamais permis d'oublier qu'il possède une intelligence et une volonté.

dans le dessein immédiat de plaire: en vérité la fin dernière de la littérature, c'est de porter la volonté humaine à aimer le vrai, le bien, le beau — sinon elle est incomplète, erronée, inutile, nuisible. Or, l'amour du vrai et du bien qui sont tous deux inséparables du beau, la sensibilité y concourt en présentant les objets sous un aspect agréable, aimable, qui plaît: c'est sa part à elle, aidée de l'oreille et de l'imagination, dans le langage poétique.

Donc, c'est le *sentiment* qui prend la première place en poésie et la seconde est réservée au *raisonnement*; c'est l'inverse dans les genres en prose.

5. Il est aisé, d'après ces explications, d'entendre la portée de cette autre définition que donnent certains auteurs :

La poésie est l'art de charmer l'esprit et d'émuouvoir le coeur, au moyen du langage et des vers.

C'est bien ce que nous voulons inculquer : si la poésie est " un art ", elle embrasse donc un ensemble de lois et de règles — que nous exposerons dans une étude suivie sur la **versification**, — sur la **poétique**, nomenclature des divers genres de composition en vers à travers les siècles.

Pour éclairer cette seconde partie — *la poétique* — en laissant pour les mois suivants, *la versification*, nous offrons aux lecteurs un aperçu d'ensemble qui leur servira de point de repère dans l'étude de notre **Seconde Section théorique**.

II. — DIVISION DE LA POÉSIE.

6. Le fond que tout poète peut traiter est — une *vérité* de l'esprit ou un *sentiment* du coeur.

On voit là les *deux* grandes divisions de la poésie : tous les genres vont en sortir.

I. SECTION. — Si le fond est une vérité, celle-ci peut être **spéculative** ou **de fait**.

Art. I. — La vérité spéculative peut avoir pour fin *d'amuser* ou *d'instruire*.

Si elle amuse ou récréé d'une manière *sérieuse*, c'est par le **Sonnet** et la **Ballade**; — d'une façon *piquante*: par l'**Epigramme** et le **Madrigal**; — d'une manière *badine*: par le **Rondeau** et le **Triolet**.

Si elle instruit — par un ensemble de vérités, formant un corps de doctrine: c'est le **poème didactique**; — par une vérité, prise séparément, d'une façon *directe*: c'est l'**Epître**, philosophique ou familière; d'une manière *indirecte*, en critiquant les *ouvrages* littéraires: c'est la **Parodie** et le **Travestissement**; les *hommes*: c'est la **Satire**, virulente ou badine.

Art. II. — La vérité de fait ne saurait se concevoir que comme un *être* ou une *action*.

Si c'est un être, ou bien on l'énonce simplement: par l'**Inscription** et l'**Epitaphe**; — ou bien on le décrit, d'une manière *obscur*, soit par un mot: **Charade** et **Logogriphe**; soit par une chose signifiée: **Enigme** et **Acrostiche**; — d'une manière *claire*: c'est le **Genre descriptif**, pur ou mixte.

Si c'est une action, celle-ci peut être ou *racontée* ou *représentée* sur la scène.

Voilà *deux subdivisions* très importantes qu'il faut garder dans la mémoire: sur elles reposent les grands genres de poésie le plus en honneur dans l'histoire littéraire, le plus en vogue de nos jours, — à part le contenu de la section seconde, que nous donnons plus loin.

I. A — Une action racontée, dans le dessein d'être *utile*, — si elle est *grande et merveilleuse*, c'est l'**Épopée**; — grande et non merveilleuse, c'est le **Poème héroïque**; — si elle est *commune et ordinaire*, c'est la **Fable** ou **Apologue**; — grande et commune à la fois: c'est le **Poème héroï-comique**.

B — Une action racontée, dans le dessein d'être *agréable*, — si elle est *badine*: c'est le **Poème badin**; — si elle est *sérieuse et complexe*; c'est le **Roman**, qui a été souvent en vers; — *sérieuse et simple*: c'est le **Conte**, la **Nouvelle**, la **Métamorphose**, la **Légende** chrétienne.

II. A — Une action représentée, dans le dessein d'être *utile*, — si elle est *grande, héroïque*, c'est la **Tragédie**; — si elle est *ordinaire et comique*: c'est la **Comédie**, laquelle se diversifie beaucoup, comme nous le verrons plus tard; — si elle est *sérieuse, comique*, écrite en prose souvent, c'est la **Comédie larmoyante** ou le **Drame moderne** et contemporain, populaire et bourgeois.

B — Une action représentée, dans le dessein d'être *agréable*, — si elle est champêtre: c'est le **Drame pastoral**, auquel se rattachent l'**Églogue** et l'**Idylle**.

C — Une action représentée par le geste, par le chant, avec décors et instruments: c'est l'**Opéra**.

On voit, tout de suite, que — plus que la tragédie, la comédie, le drame — l'Opéra joint aux paroles, ou thème du libretto, tous les attraits qui font appel aux divers sens, avec beaucoup de mise en scène: de là ses danses et ses suites désastreuses.

Si le fait est *héroïque*: c'est l'**Opéra tragique** ou grand opéra; — s'il est *ordinaire*, c'est l'**Opéra comique**, auquel se rattachent l'**Opérette** et le **Vaudeville**.

II. SECTION. — Si le fond est un sentiment du cœur, c'est le **Genre lyrique** ou **Lyrisme**.

Si la forme est *récitative et régulière*, — c'est l'**Ode**, laquelle est religieuse ou profane, héroïque ou badine, philosophique ou morale, satirique ou gracieuse.

Si la forme est *irrégulière* — et que le sentiment soit doux et tendre, c'est l'**Élégie**; le **Dithyrambe** s'il est exalté.

Si la forme est *chantée* — et que le sentiment soit *religieux*, c'est — en latin — l'**Hymne**, la **Prose** ou **Séquence**; — en français, c'est le **Cantique**. Si le sentiment est *profane*, c'est la **Chanson**, dont les qualificatifs sont multiples, selon l'objet ou le sujet.

* * *

La précédente division, qui se fonde sur l'analyse philosophique conjointement avec l'histoire des littératures nationales, paraîtra sans doute subjective à quelques lecteurs. Son fractionnement fatigant et déroutant

l'esprit, qui se plaît au simple et au naturel; aussi, en la consignant ici, nous garderons-nous de la suivre méthodiquement, dans la série des leçons et des aperçus que la REVUE soumettra aux abonnés.

Mieux vaudra sans doute, à côté d'un court abrégé en ce qui touche à la *versification* ou facture du vers, adopter la division suivante, plus communément admise: — 1° **Les grands genres**; 2° **Les genres secondaires** de poésie; 3° **Les petits genres**.



PARTIE PRATIQUE.

No. I.

NOTIONS FONDAMENTALES.

pour servir : — à l'étude des auteurs, — à la correction des devoirs, — à l'art de la composition, — et à l'enseignement littéraire.

1. "Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien définir et à bien peindre". LA BRUYÈRE. Ch. I.

Or, "bien définir", c'est dire exactement ce qui est hors de nous (regarder et observer) — c'est dire ce que l'on ressent soi-même (réfléchir et sentir).

De plus, "bien peindre", c'est le dire exactement, mais de manière à le faire voir (ce qui est hors de nous) et sentir (ce qui est dans notre âme) — à l'aide d'un langage propre, coloré, expressif.

Si l'on veut être "auteur", au sens de La Bruyère, il faut l'observation minutieuse de la nature, la philosophie ou connaissance de l'âme, de ses facultés et de ses sentiments : voilà le **fond**; — il faut l'étude des **mots** de la langue et l'art de leur combinaison en **phrases**.

D'où : I. Nécessité du **vocabulaire** des mots

II. Nécessité de la **syntaxe** phraséologique.

I. — Vocabulaire.

2. Remarquez ceci : — *sans vocabulaire* placé dans votre mémoire, un grand nombre de mots vous seront inconnus : de là, si vous écrivez, le retour incessant, fatigant, ennuyeux des mêmes termes, des mêmes tours, des mêmes locutions, accouplées d'avance et que répète tout le monde.

Il en est ainsi de presque tous les élèves, à de rares exceptions près : ce qui n'est point un reproche en soi.

Les termes généraux, vagues, indéfinis prennent la place des mots spéciaux, individuels, précis ; la couleur fondamentale — rouge, blanc, bleu... — s'emploie au lieu de leurs nuances : rose, pâle, bleuissant... : la monotonie et le banal tuent l'intérêt et le relief.

Voulez-vous entendre l'art d'écrire, et sortir de cette ornière de la routine ? Faites-vous :

1. Un vocabulaire riche : sachez beaucoup de mots.
2. Une idée juste des termes propres : sachez les employer à propos.
3. Un goût pour du relief, de l'expression : sachez les rendre expressifs.

A. — Richesse du vocabulaire.

3. Il est évident que ce trésor des mots ne se peut acquérir qu'avec le temps et le travail obstiné.

Si l'on veut accepter les procédés qui le garantissent sûrement, les voici au nombre de *neuf* :

1. Etude des mots par leurs racines et significations.
2. Etude de leur imitation, dérivation, composition.
3. Etude des mots synonymes ou semblables.
4. Etude du dictionnaire.
5. Etude des bons écrivains : lecture expliquée.
6. Leçons de mémoire intellectuelle.
7. La description d'après nature : observation directe.
8. La traduction.
9. Le langage théorique des auteurs de classe.

I° — **Etymologie et significations.**

Prenez le verbe *chanter*, le mot *brancard* : — l'un vient du latin *cantare* ; l'autre du provençal *brancal*.

Cela sert peu, dira-t-on. Attendez ; la dérivation et la composition en tireront profit tout à l'heure.

Quels sont les *divers sens* du mot *chanter* ? — Nous consignons ici les sens d'un mot une fois pour toutes.

1. *Sens propre* : faire entendre avec la voix un air de musique. Ce sens peut être : a) *absolu* : apprendre à chanter

b) *spécial* : chanter un libéra.

c) *par extension* : chanter la messe ; — on sait que *toutes* les prières de la messe ne se chantent point.

d) *au figuré* : que vient-il nous chanter ?

e) *au figuré et par extension* : faire chanter quelqu'un : c'est-à-dire obliger quelqu'un à donner de l'argent, en le menaçant de faire sur lui des révélations scandaleuses.

2. *Sens analogique* ou *par comparaison* : faire entendre avec la voix un air quelconque : — le chant du rossignol, du coucou...

Ce sens peut être : a) *figuré* : la cigale ayant chanté

b) *par extension* : l'eau chante, la porte chante sur ses gonds.

3. *Sens métaphorique* ou *figuré* : célébrer par des louanges poétiques.

Ce sens peut être : a) *immédiat* : chanter les exploits — " Chantons, publions ses bienfaits " RACINE : *Ath.* I. 4.

b) *par ext.* : il veut dire : célébrer les mérites de quelqu'un : Dupanloup a chanté les louanges de Lamoricière.

4. *Sens vieilli* : emploi de termes ayant un caractère d'ancienneté. Ex. : Chapel, castel, céans, un chacun.

5. *Sens néologique* : emploi de mots nouveaux ou étrangers, non autorisés par l'usage commun ; c'est la résurrection des mots. Ex. : Insincère ; impressionniste.

“ L'armée se console de la perte d'une bataille, lorsqu'elle a chanté (chansonné) son général”. MONTESQUIEU. *Esp. des lois*.

6. *Sens barbare*: emploi de mots détournés de leur signification. Ex.: Je suis *ennuyeuse* — dit une personne qui s'ennuie.

7. *Sens familier*: usage des mots communs de la conversation, parmi les gens du peuple. Ex.: Il chante toujours le même refrain... Qu'est-ce qu'il veut nous chanter?...

8. *Sens plaisant*: emploi de mots, sans qu'on les prenne au sérieux. Ex.: “ La poule ne doit pas chanter devant le coq.” MOLIÈRE; c'est-à-dire, la femme doit se taire devant son mari.

9. *Sens abstrait*: emploi d'un mot qui rappelle une chose qui n'est réelle que dans l'esprit, ou une qualité séparée du sujet. Ex.: Le rossignol entonne la *cantate* du plaisir.

10. *Sens concret*: mot qui traduit une chose réelle, matérielle, ou une qualité dans le sujet. Ex.: Le chant du coq m'a réveillé, ce matin.

11. *Sens général* ou *générique*: mot qui convient à tous les êtres d'un genre, d'une classe. Ex.: Le chant des oiseaux...; l'allée, plantée d'arbres.

12. *Sens spécial* ou *particulier*: mot qui convient aux individus d'une même classe. Ex.: Le chant de l'alouette salue l'aurore; l'allée, bordée de peupliers et de tilleuls. — Le piano ne chante pas comme le violon.

Remarque. — Il serait absurde d'étudier ainsi tous les mots d'un texte de leçon ou d'un devoir à corriger: la question n'est pas là. Il s'agit de ne pas perdre de vue ces *divers sens*, pour les utiliser pour soi et les autres.

Ces notions sont en littérature, comme les tons et les demi-tons en musique. Il n'y a pas d'artistes, sans l'étude longue et patiente de l'harmonie: l'usage et l'habitude simplifient toute science sérieuse.

(à continuer.)

No. II.

EXPLICATIONS D'AUTEURS.

N.B.—M. l'abbé A. Lepitre, docteur ès-lettres, a édité chez Poussielgue, Paris un opuscule peu cher, intitulé: CHATEAUBRIAND, récits, scènes et paysages. Nous regrettons vivement qu'il n'y ait pas inséré quelques portraits et quelques récits des *Mémoires d'Outre-tombe*.

L'explication, qui sera de force moyenne pour les détails, vise à aider les élèves à goûter le morceau et à l'apprendre par cœur.

Ces textes faciles, colorés, attrayants nous conduiront à l'explication des passages d'auteurs classiques du XVII^e siècle, dans la suite des mois et des années.—Le texte que nous donnons dispense d'acheter l'opuscule, pour l'usage de chaque élève.

I. — LE CHRÉTIEN MOURANT.

Venez voir le plus beau spectacle que puisse présenter la terre, venez voir mourir le fidèle. Cet homme n'est plus l'homme du monde, il n'appartient plus à son pays: toutes ses relations avec la société cessent. Pour lui le calcul par le temps finit, et il ne date plus que de la grande ère de l'éternité.

Un prêtre, assis à son chevet, le console. Ce ministre saint s'entretient avec lui de l'immortalité de son âme; et la scène sublime que l'antiquité entière n'a présentée qu'une seule fois dans le premier de ses philosophes mourants, cette scène se renouvelle, chaque jour, sur l'humble grabat du dernier des chrétiens qui expire.

Enfin, le moment suprême est arrivé. Un sacrement a ouvert à ce juste les portes du monde; un sacrement va les clore. La religion le balança dans le berceau de la vie: ses beaux chants et sa main maternelle l'endormiront encore dans le berceau de la mort. Elle prépare le baptême de cette seconde naissance; mais ce n'est plus l'eau qu'elle choisit, c'est l'huile, emblème de l'incorruptibilité céleste. Le sacrement libérateur rompt peu à peu les attaches du fidèle; son âme, à moitié échappée de son corps, devient presque visible sur son visage. Déjà il entend les concerts des séraphins; déjà il est prêt à s'envoler vers les régions où l'invite cette espérance divine, fille de la vertu et de la mort.

Cependant l'ange de la paix, descendant vers ce juste, touche de son sceptre d'or ses yeux fatigués, et les ferme délicieusement à la lumière. Il meurt, et l'on n'a point entendu son dernier soupir; il meurt, et, longtemps après qu'il n'est plus, ses amis font silence autour de sa couche: tant ce chrétien a passé avec douceur!

A. — Les idées de chaque phrase.

1. — Ce morceau, qu'on lit soi-même à haute voix et lentement, en accentuant bien, il faut le reprendre phrase par phrase, lue par autant d'élèves, afin de chercher l'idée: on devrait l'écrire au tableau noir, avec un chiffre, en le soulignant à la craie.

1. " Mourir le fidèle." C'est bien l'idée du titre du morceau.
2. " Les relations cessent..." Pourquoi? c'est la réalité observée.
3. " Le temps... l'éternité." Pensée naturelle, après la seconde.
4. " Un prêtre le console." Voici l'explication du mot " chrétien."
5. " S'entretient de l'immortalité." Quelle source de consolation!...
6. " Moment suprême." Phase progressive de la scène lugubre.
7. " Un sacrement va les clore." C'est l'Extrême-Onction.
8. " Endormiront dans la mort." Vrai secours de la religion.
9. " L'huile, emblème de..." Description plus précise du sacrement.
10. " Rompt les attaches... âme visible." Effets du sacrement.
11. " Concerts...; s'envoler vers les régions." Hypothèse du ciel entrevu.
12. " Les ferme à la lumière." L'action même de trépasser.
13. " Il meurt... ce chrétien a passé." L'état du défunt.

2. — Faisons ressortir l'ordre et l'enchaînement des idées, en les reprenant successivement: c'est étudier la disposition, après l'invention des pensées; et l'on apprend ainsi à en faire autant soi-même.

1. L'auteur pose, tout de suite, l'idée du titre; il faut s'habituer à ce procédé, et en peu de mots. Voilà une loi de l'art d'écrire.

2. Le "mourant", isolé sur son lit, amène l'auteur à observer qu'il est déjà séparé de tout et comme mort à tous : donc plus de "relations."

3. "Pour lui" les heures, les jours, les nuits sont confondus ; il n'a pas conscience du "temps" : donc "pour lui" l'éternité commence déjà.

Ces trois phrases, sorte de préambule du sujet, se lient bien étroitement, sans longueur, avec simplicité et naturel.

4. Après le "mourant" — ce qui est le lot de tous — voici l'idée du "chrétien, du fidèle, du plus beau spectacle" : présence du "prêtre qui console" et pardonne.

5. Voici qui précise les consolations du prêtre — et devant les chrétiens mourants de l'univers. Ce que l'auteur fait ressortir par un contraste avec les derniers entretiens de Socrate et de ses disciples.

6. C'est une phrase de transition, courte, expressive et bien amenée : la mort approche.

7. Quand le prêtre assiste un moribond, il le console d'abord et lui parle de Dieu et du ciel ; puis il lui administre les derniers sacrements : il est regrettable que l'auteur ne dise rien du saint viatique, dont l'idée lui aurait pu suggérer deux ou trois contrastes sublimes.

8. Cette idée est obscure, et toute la phrase paraît faite en vue de l'antithèse : il arrive souvent à l'auteur d'écrire pour l'imagination, au détriment de sa raison.

9. Qu'il oppose le baptême à l'extrême-Onction, c'est peindre d'un léger crayon ce dernier sacrement : mais l'idée arrive bien à sa place.

10. Deux effets, l'un moral "attaches rompues", l'autre physique et hardi "âme presque visible", et c'est tout. Chateaubriand est poète, et non théologien. Qui lui défendait de l'être davantage, ici ?

11. Belle hypothèse des "concerts célestes", suivie d'une belle réalité, grâce à "l'espérance divine" ! Quelle heureuse invention !

12. Le "chrétien" n'a plus qu'à mourir, "à fermer délicieusement les yeux à la lumière" : c'est la fin du petit drame.

13. Cette conclusion est une trouvaille splendide, fondée pourtant sur la plus fine observation et les nuances de l'esprit et du cœur.

B. — Les mots et les phrases.

N.B.—C'est ici que le commentaire est élastique, selon qu'il s'agit de l'adapter aux divers degrés de condition des élèves.

En général, il faut donner peu, la première année d'explication ; plus, la seconde année ; mieux, la troisième.

1. "Venez voir" — A qui l'auteur dit-il cela ? A personne ; c'est un *tour de langage*, tout simplement. Il aurait pu dire :

1. Le plus beau spectacle que puisse... c'est la mort du fidèle... (*tour affirmatif*)
2. L'un des plus beaux... (*affirm. indéfini*)
3. L'on peut voir dans la mort... un des plus beaux... (*item*)
4. Il est un spectacle, le plus beau... : la mort... (*impersonnel*)
5. Il n'y a pas de plus beau... que la mort... (*négatif*)

6. La mort du fidèle, voilà le plus beau.....(*inversif*)
7. Voir mourir le fidèle, c'est le plus beau.....(*infinitif*)
8. Veut-on voir le plus beau... ? c'est la mort.....(*interrogatif*)
9. Est-il plus beau... que la mort.....(*item*)
10. Venez voir... (le texte).....(*impératif*)
11. Si vous voulez voir le plus... , venez voir.....(*hypothétique*)
12. Voulez-vous voir...—Voyez-vous mourir le fidèle.....(*item*)
13. O le plus beau... ! O n.ort du fidèle !.....(*exclamatif*)
14. Que tu es belle, ô mort du fidèle ! c'est le plus beau.....(*apostrophe*)

Quelle puérilité, direz-vous, et quels exercices de gymnastique et de trapèze !... Prenez-vous-en à l'esprit humain et non pas à nous qui n'inventons rien, sur ce point. Ma mémoire, munie de cette nomenclature, — et celle de mes élèves aussi—retiendront sur le champ la première phrase du "Chrétien mourant", parce qu'elle s'exprime par un *tour impératif*, qui est le plus énergique, après l'exclamatif et l'apostrophe. — Toutes ces notions — qui deviendront peu à peu familières aux élèves — ne sont du reste que des tours de grammaire française et qui aident à l'entendre.

"Le plus beau" — dans l'ordre moral et surnaturel, puisque la grâce d'une bonne mort est celle, si enviable, de la persévérance finale. Dans l'ordre naturel, la mort est un châtiment et ne saurait être belle en soi.— Corneille fait dire au jeune Horace (HORACE. *Act. II. 3.*) :

Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on briguerait en foule une si belle mort.

"spectacle" — vue d'un ensemble qu'embrasse le regard — *Syn.*: Tableau, aspect, vue, panorama, paysage.

"que puisse" — souvent on intercale, par élégance et harmonie, l'un des verbes "pouvoir, savoir, devoir..." entre le sujet et le verbe qui ressort mieux à l'infinitif. Ici le sujet "la terre" est mis après: c'est un tour à retenir.

"venez voir" — la répétition est plus frappante: c'est encore un tour grammatical. Remarquez l'inversion "mourir le fidèle".

"Cet homme" — l'auteur passe de l'espèce "le fidèle" au *genre*, parce que son idée s'applique à tous les hommes qui se meurent: c'est là une source d'invention (Voir Revue 1900, p. 206.)

"l'homme du monde", l'homme de la société; c'est le sens des expressions: être du monde, aller dans le monde... — "Le grand monde": la haute société; — "le beau monde": les gens élégants; — "le petit monde": les gens du commun.

"il n'appartient plus": l'auteur pousse l'idée, en la restreignant, car "pays" est plus précis, plus spécial que le "monde"; — puis, il la résume par les mots qui suivent.

Remarquez l'adj. "toutes"; et "cessent" qui fait image, étant jeté ainsi à la fin. — *Syn.*: Rapports, commerce, fréquentation, contact.

“ Pour lui ”, jolie inversion qui appelle l'attention ; — “ le calcul par ”, bien supérieur à “ le temps finit ”, tout seul. — “ Dater de la grande ère ” est superbe, à notre avis ; et nous ne comprenons pas du tout la raison de la note que place sous ce mot M. l'abbé Lepitre. On remarquera l'antithèse du “ temps ” et de “ l'éternité ” : c'est l'un des talismans de Chateaubriand. — Aucun élève n'aurait imaginé cette belle phrase métaphorique.

“ Un prêtre ”, voilà le mot spécial et concret, qui fait voir à l'œil de l'imagination ; — “ assis... chevet ” est une expression usée, mais très acceptable ici, où elle sert à peindre le tableau — qui pourrait tenter un artiste de le reproduire sur la toile.

“ Ce ministre ”, terme générique, qui gagne d'être appuyé de l'épithète “ saint ”

“ s'entretient ” est propre, bien mieux que “ lui parle de ”, lequel serait vague et général : — “ l'immortalité de son âme ” est complexe et laisse entendre que l'entretien embrasse beaucoup de pensées et de sentiments sur le ciel.

“ et la scène... qui expire ” : cette *allusion* à Socrate est très juste et bien amenée par et pour le contraste. Pour la retenir, il suffit de prêter attention aux termes qui s'opposent ou s'équivalent : “ scène sublime — cette scène ” ; — “ antiquité entière — se renouvelle ” ; — “ une seule fois — chaque jour ” ; — “ dans le premier — sur l'humble grabat du dernier ” ; — “ des ses philosophes mourans — des chrétiens qui expirent ”.

Il n'est pas besoin — écrit en note M. Lepitre — d'ajouter que le dialogue du prêtre avec le mourant est infiniment supérieur à la conversation de Socrate avec ses amis, à cause de la certitude et de la grandeur des vérités éternelles que nous enseigne la foi.

2

* * *

“ Moment ” — court espace de temps ; “ moment suprême ” ou “ derniers moments ”, locutions consacrées pour désigner les moments qui précèdent immédiatement la mort ; — “ est arrivé ”, plus fort que “ approche ”.

“ Un sacrement a ouvert... va les clore ” : contraste, au sens générique : l'image est expressive et visible ; — “ les portes du monde ” surnaturel, de la vie, non du corps, mais de la grâce dans l'âme. Ces mots sont obscurs, car le sacrement des mourants ne saurait clore ces portes-là : donc nous inclinons à lire “ les portes du monde ”, de la naissance ou de la vie physique : ce qui est faux du baptême. Souvent son imagination trompe la religion de l'auteur.

“ La religion le balança dans le berceau de la vie — ” : on ne voit pas bien comment ; sinon en se reportant à l'idée de l'éducation chrétienne de l'enfance ; le texte n'est pas clair. — “ Les beaux chants ” : où et quand, puisqu'il s'agit de l'extrême-onction ? — “ berceau de la mort ” désigne sans doute le lit d'agonie.

Chateaubriand nous berne de mots et d'antithèses. Nous préférons qu'il eût écrit ceci :

“ La religion, de ses beaux chants, la balança dès le berceau de la vie ; ses gémissements et sa main maternelle l'endormiront au berceau de la mort. ”

“ Le baptême de cette seconde naissance — ” : laquelle ? L'âme du chrétien qui meurt ne meurt pas avec le corps : l'auteur joue sur et avec les mots, ce semble. — “ Eau... huile ” : on voit que l'antithèse miroite sans cesse devant l'imagination du grand écrivain : mais quels mauvais tours elle joue à son orthodoxie ! — “ emblème de l'incorruptibilité céleste ” est fort bien trouvé.

“ Le sacrement libérateur — ”, terme juste, car le sacrement rend l'âme *libre* des fautes vénielles, des peines dues aux mortelles déjà pardonnées, des attaques du démon ; en lui donnant une grâce plus abondante, il la détourne des regrets terrestres, “ rompt les attaches du fidèle ”, et lui confère, avec la foi plus vive et la confiance plus ferme, la sérénité d'esprit, la joie intérieure que l'auteur exprime si bien : “ son âme... presque visible sur son visage ”.

“ Déjà ” — répété, met en relief ; — “ il entend ”, hypothèse hardie, poétique, qui traduit bien les suites du sacrement par exagération permise — “ il est prêt à s'envoler ”, nouvelle exagération très légitime ; “ invite ” est superbe et montre “ l'espérance divine ” dirigeant au ciel son regard et son geste ; — “ fille de la vertu et de la mort ”, est une apposition que l'auteur place souvent ainsi à la fin : c'est une recette à conserver. Mais que l'espérance divine — que l'auteur personnifie avec tant de grâce — soit “ fille de la vertu ” de quelle vertu ?... “ et de la mort ”, c'est juste à la mort que meurt aussi l'espérance, ainsi que la foi : seule la charité survit. — Ici encore Chateaubriand abuse et nous abuse — sans qu'il le veuille évidemment.

* * *

“ Cependant ” —, à remarquer, comme “ enfin ” dans le précédent paragraphe. Ces conjonctions de liaison ont leur place, leur valeur, leur mérite.

Observez que l'auteur peint le chrétien mourant par l'extérieur : “ visage, il entend, yeux fatigués, dernier soupir ou souffle ” — sans compter tous les détails antérieurs “ chevet, berceau de la mort, huile de la seconde naissance. ”

“ L'ange de la paix... ” — Quelle poétique et splendide phrase pour dire : “ il ferme les yeux pour toujours. ” La présence de cet ange, qui descend, touche d'un sceptre d'or les yeux fatigués, est une invention de la sémillante imagination du grand artiste.

“ Il meurt ” — répété et au présent, est d'un très bel effet, plein de tendresse et de mélancolie : ici, c'est le cœur de Chateaubriand qui débordé de sensibilité ; — “ faire silence ”, banal et commun, familier même, est rehaussé par “ amis ” et “ sa couche ”. — Le tour exclamatif du trait final : “ Tant ce chrétien a passé avec douceur ! ” achève avec bonheur la beauté de ce tableau, si remarquable par la disposition des détails, par l'élévation — sinon la justesse — des idées, par la mélodie du style.

II. — Le nid de bouvreuil.

Le bouvreuil niche dans les aubépines, dans les groseilliers et dans les buissons de nos jardins : ses œufs sont ardoisés, comme la chape de son dos.

Nous nous rappelons avoir trouvé, une fois, un de ces nids dans un rosier. Il ressemblait à une conque de nacre, contenant quatre perles bleues ; une rose pendait au-dessus, tout humide : le bouvreuil mâle se tenait immobile sur un arbre voisin, comme une fleur de pourpre et d'azur. Ces objets étaient répétés dans l'eau d'un étang avec l'ombrage d'un noyer, qui servait de fond à la scène, et derrière lequel on voyait se lever l'aurore.

Dieu nous donne, dans ce petit tableau, une idée des grâces dont il a paré la nature.

Explication : idées et mots.

1. — L'idée dominante et générale concerne “ le bouvreuil ”, partout et toujours : l'auteur le caractérise — non par son plumage ou son chant — mais par les arbustes où il “ niche ” et par la couleur de “ ses œufs ”.

niche — a deux sens : établir dans un nid : “ Un corbeau niché au haut d'un arbre ” ; — et au figuré : loger : “ Où la vertu va-t-elle se nicher ? ” dit Molière. — L'autre sens, intransitif veut dire : faire son nid, comme ici.

Distinguez ces mots : “ aubépines, groseilliers, buissons ”, tous armés de piquants acérés.

ardoisés, très joli mot ; qui est de la couleur de l'ardoise, d'un gris bleuâtre ; — “ la chape ” est ici une comparaison déplacée et de mauvais goût : c'est par ces hardiesses douteuses que Chateaubriand a frayé la route à V. Hugo et aux réalistes, venus depuis.

2. — “ Nous nous rappelons avoir trouvé ” — on écrit “ se rappeler ” sans *de*, qui s'emploie avec “ se souvenir ” seulement : cet oubli est fréquent en conversation, même chez les personnes instruites.

“ une fois ” — certain jour ; cette locution familière est à éviter dans le bon style.

“ dans un rosier ” — idée nouvelle et inattendue, mais qui se rapproche des arbrisseaux déjà mentionnés.

" Il ressemblait à " — indique brièvement une comparaison : le mot est excellent ; — " conque ", dans son sens *spécial*, est une coquille allongée, tandis que le nid du bouvreuil est rond : ce n'est pas exact ni conforme à la réalité. Chateaubriand n'y regarde pas de si près : il imagine " les perles bleues " des coquillages sous-marins, et c'est ce qui amène la " conque de nacre ", qui ressemble si peu au nid, où il a vu quatre œufs.

" une rose pendait au-dessus " — c'est les mots propres, sans métaphore, mais quel bonheur d'expression !

" tout humide " — on pourrait écrire aussi " toute humide " : les deux orthographes se valent aujourd'hui ; ce qualificatif s'enchâsse très bien et complète l'image du tableau.

" le bouvreuil mâle " — est riche de plumage plus éclatant que sa compagne ; — " se tenait immobile sur ", est pris sur le fait de la réalité et de l'expérience ; — " comme une fleur de pourpre ", car la poitrine du bouvreuil est rouge écarlate ; — " d'azur " les ailes sont d'un bleu-foncé : cette comparaison ajoute à la grâce de la description.

" Ces objets " — terme générique qui résume l'ensemble ; — " étaient répétés " : répéter, c'est refaire plusieurs fois ce qu'on a déjà fait : signaux, cris répétés. *Par extension* de ce sens, on dit : Une image se répète dans les eaux — comme ici.

" dans l'eau d'un étang " — plus poétique que : " dans un étang " ; — " avec l'ombrage ", mot propre, car il signifie un feuillage qui donne de l'ombre.

Le " noyer " qui sert de fond à la scène et l'aurore qui se lève sur cet arrière-plan, achèvent la peinture littéraire du paysage. Un bon peintre voit tout ; il ne lui reste qu'à se poser devant la toile, palette et pinceaux en main.

La réflexion religieuse qui conclut est digne de l'auteur du *Génie du christianisme*.

En résumé, Chateaubriand contemple et admire la nature à travers le prisme de son imagination chatoyante : que les élèves regardent, observent les aspects extérieurs, qu'ils analysent leurs impressions personnelles ; et les idées surgiront vives, promptes, abondantes, se reliant entre elles avec aisance et vérité.

* * *

N. B.—Ces explications ne peuvent pas toujours se donner dans une seule classe ; on pourra les diviser en deux ou trois leçons différentes.—Il faut apprendre par cœur le texte expliqué : l'œuvre facile et agréable, assurément, et très fructueuse aussi.

Il conviendrait, en plus, de faire composer un *devoir* sur ces textes.—(Voir, sur l'*imitation*, Revue de janvier 1902).

Peu importe le thème choisi : il peut être un *contraste* ou une *comparaison*...
Ainsi : LE CHRÉTIEN MOURANT inspire un devoir sur :—1. *Le chrétien au baptême* ;
—2. *L'impie mourant* ;—3. *Le martyr dans l'arène* ;—4. *Martyre de sainte Agnès,
de sainte Catherine...* etc...

LE NID DE BOUVREUIL suggère des essais sur :—1. *Le nid d'hirondelle* ;—2. *La
ruche à miel* ;—3. *Les nids abandonnés, en hiver*.

III. — LE SONNET.

N. B. — Nous avons donné — REVUE de 1901, page 117, — les règles
du **sonnet** : nous y renvoyons le lecteur.

I. — Sonnet à Marie.

Toi que n'a pu frapper le premier anathème,
Toi qui naquis dans l'ombre et nous fis voir le jour,
Plus reine par ton cœur que par ton diadème,
Mère avec l'innocence et Vierge avec l'amour,

Je t'implore là-haut, comme ici-bas je t'aime :
Car tu conquis ta place au céleste séjour,
Car le sang de ton Fils fut ton divin baptême,
Et tu pleuras assez pour régner à ton tour.

Te voilà maintenant près du Dieu de lumière,
Le genre humain courbé t'invoque la première ;
Ton sceptre est de rayons, ta couronne de fleurs ;

Tout s'incline à ton nom, tout s'épure à ta flamme,
Tout te chante, ô Marie ! et pourtant quelle femme,
Même au prix de ta gloire, eût bravé tes douleurs ?

LE MARQUIS DE ROCHEFORT.

Explication.

1. Le premier vers exprime, par une image reçue, l'idée et le privilège
de l'*Immaculée-Conception*.

Anathème, vient du latin, lequel dérive du grec, et signifie *malédiction*.
Or, ce dernier mot est celui que donne la Genèse, lorsque Dieu proclame
la condamnation de la faute originelle. Dans le "premier anathème" ou
le châtiment de la faute originelle — "qui n'a pu frapper" Marie — dé-
note son exemption du péché d'origine.

Anathème :—1. Malédiction par laquelle l'Eglise retranche quelqu'un de sa communion : lancer, prononcer, fulminer l'anathème contre quelqu'un.—2. Au figuré : réprobation complète : " Qui du bon sens mérite l'anathème."—3. Celui qui est frappé de cette malédiction : " Comme des anathèmes, séparés des élus."

Dérivés :—Anathématiser un hérétique, une doctrine ; anathématisme.

2. Ce vers passe à la naissance ou *nativité obscure* de Marie ; ce qui conduit le poète à l'idée de la naissance de son Fils, *lumière* du monde, au surnaturel.—Ce vers est riche de pensées et les révèle par deux images opposées : — " naître dans l'ombre " d'une famille cachée et sans éclat ; — " faire voir le jour ", pris au figuré, manifester les clartés du jour.

LOCUTIONS :—*Etre né pour* : avoir des dispositions naturelles pour quelque chose : " Peuple né pour l'esclavage." RACINE ;—" Mon style est né pour la satire." BOILEAU.

Voir le jour : naître à la vie ; être en vie.—*Perdre, quitter le jour* : mourir.—*Mettre au jour* : livrer à la connaissance de tous.

3. Ce vers, très beau en soi, l'est aussi par l'idée de *royauté*, attribué à Marie.

Reine est pris au figuré : personne qui domine sur les autres. Ainsi, Marie domine, règne, non " par son diadème " royal ou couronne de son front, mais par son âme et son " cœur " bon, miséricordieux, orné de toutes les vertus.

Le mot reine, ainsi entendu, se dit même des choses matérielles : — L'opinion est la reine du monde ; — la rose est la reine des fleurs ; — la reine des échecs.

4. Ce vers — qui se déroule aussi en antithèse — exprime avec clarté et précision le double privilège de l'Incarnation : la *maternité* et la *virginité* de Marie.

Il faut avouer que ce premier quatrain est irréprochable, et mérite qu'on le grave dans la mémoire.

*
* *

5. Heureux vers encore, avec le *double contraste* dans les termes : — " là-haut : ici-bas " ; — " je t'implore — je t'aime ", toi que n'a pu frapper . . . , toi qui naquis dans l'ombre, reine plus par ton cœur . . . , Mère . . . , Vierge . . .

Implorer : Supplier d'une manière touchante : implorer l'appui, le secours l'aide de quelqu'un.—C'est donc plus que : prier, demander, supplier. Proprement, le mot latin signifie : " prier en pleurant."

6. Ce vers et les deux suivants exposent les *motifs* de son amour qui implore : — le premier motif, c'est la place conquise par sa volonté ; le second, la justification de son âme par le sang rédempteur ; le troisième, le trône acquis par ses pleurs.

“ Conquérir sa place ” et “ céleste séjour ” sont deux expressions toutes faites ; la seconde n'ajoute rien au vers 5, où le poète dépeint Marie “ là-haut ”.

“ Conquérir ” entraîne l'idée d'effort, de lutte, de succès : c'est fort bien, même pour Marie.

“ Place ” est vague, trop général : il faudrait mieux ; un mot spécial, imagé : nous mettrions : *trône* ou *sceptre*.

“ Céleste séjour ” est banal, usé, inexpressif, redondant, c'est synonyme de “ ciel ”. L'auteur recule devant l'effort, et il se contente du facile. Nous dirions : “ à l'immortelle cour. ”

7. “ Car le sang de ton Fils ” : ne paraît pas clair. A la lecture courante, cela dénote que Marie fut préservée de la faute originelle, en prévision et en vertu du sang rédempteur, versé sur la Croix ; et alors, le vers signifie : “ Car tu fus Immaculée à cause du sang de ton Fils ”. On ne s'attend pas à ce recul des idées, dans un bon sonnet.

“ divin ” est défectueux et plat, comme “ céleste ” dans le vers qui précède : une épithète doit suggérer du nouveau, et non répéter ce qui est déjà compris — ici, dans “ ton Fils ”. Oserions-nous hasarder ce vers :

Car le sang de ton Fils était ton sang lui-même,

8. Avec ce changement, le dernier vers de ce quatrain devient expressif et plein de sens : la conquête du trône est le prix des *douleurs* et des *larmes* de la reine “ qui règne à son tour ”.

9. “ Te voilà maintenant ” ne ressemble en rien au langage poétique, dans un sujet sérieux comme le thème de ce sonnet ; cet hémistiche ou moitié de vers ressemble beaucoup et trop à une *bourre*, à une *cheville*, à un remplissage aisé et commun. Il eût fallu chercher une pensée, voilée sous l'image, afin de rehausser, par gradation d'agrément et d'intérêt, la beauté de ce tercet. — Isaïe appelle Jésus, le Messie, “ le Prince de la paix ”. Pour continuer l'image de M. Rochefort, nous dirions donc ainsi :

Princesse de la paix, près du Dieu de lumière,

ou si l'on veut une autre image hardie :

Arc-en-ciel de la paix, près du Dieu de lumière.

10. “ Le genre humain ” terme général fort bien choisi, mis en relief par le mot “ courbé ” qui fait image.

A “ t'invoque ” nous préférierions “ t'implore ”, malgré les *r* nombreux dans le vers, ainsi constitué.

“ la première ” est riche de sens : — la première *après* Dieu et Jésus-Christ ; la première, c'est-à-dire la plus *sainte* de toutes les créatures ; la première, dans la *série chronologique* des saints, venus depuis Marie.

11. Ce vers continue bien l'image annoncée déjà: "trône, régner, princesse". Il est beau dans son laconisme, ses images, son harmonie, sa douceur.

* * *

12. "Tout s'incline" nous paraît excellent — "à ton nom", tour concis, clair, poétique. Il en est de même de "tout s'épure": ces deux termes indéfinis indiquent avec grâce et lumière les *effets* de l'invention du genre humain ployé, agenouillé dans la confiance.

"à ta flamme": à ton amour. Corneille et Racine, les poètes venus après eux prennent constamment ces deux termes comme synonymes. Il est vrai que "flamme" dénote souvent chez eux un amour passionné: il n'est que plus énergique à côté du verbe "s'épure".

13. "Tout te chante", au sens de "célèbre tes bienfaits", comme nous l'avons noté précédemment: on voit à quoi servent nos distinctions théoriques.

"ô Marie!" arrive ici à sa place, en brisant agréablement le vers.

"et pourtant quelle femme"; cette forme interrogative inattendue plaît, parce qu'elle anime la conclusion, laquelle se présente toujours sous l'aspect d'une vraie difficulté à vaincre.

14. "Même au prix de" par comparaison à la valeur de... Le mot "prix" dans cette locution prépositive reprend toute la force de son origine: c'est parfait.

"bravé tes douleurs", rapproché de la "gloire" couronne l'œuvre par l'idée très juste qui donne raison de toutes les autres.

* * *

En résumé, ce sonnet est bien pensé et bien serti: il y a peu à critiquer et beaucoup à admirer.

Si le marquis de Rochefort avait consacré sa plume et son talent au service — non de la Révolution et de la libre-pensée — mais de la vérité, de la vertu, de la religion et de l'Eglise, il eût "conquis sa place" près de Joseph de Maistre et de Louis Veuillot — et aussi "près du Dieu de lumière".



No. III.

A. — Palais de neige.

(Sonnet.)

Dans l'entrelacs neigeux des ramures flétries
 Le givre a découpé mille arceaux de cristal,
 On dirait un palais de conte oriental.
 Aux dômes scintillants de fines pierreries.

Et là, sous ce décor aux magiques féeries,
 Dans un bruissement d'arbustes en métal,
 Le vent fait grésiller, sur leur blanc piédestal,
 Les rameaux chamarrés de riches broderies.

“ Dites, souffles du ciel, pour quel passant
 Tous ces arcs de triomphe au ceintre éblouissant ?
 Est-ce le prince Hiver qui vient sous ces charmes ? ”

“ Justement ! Et là-bas, panachés de ramilles,
 Les rosiers, sur deux rangs, —tels des marquis poudrés—
 Lui font la révérence, en longs cheveux givrés.

* * *

B. — Vieux nids.

(Sonnet.)

J'écoute quelquefois par les soirs gris d'automne,
 A travers l'or plus clair des feuillages jaunis,
 Les propos que, tout bas, se tiennent les vieux nids
 Dans les arbres bercés par le vent monotone.

Ils parlent d'églantiers que la rose festonne,
 De soleil, de printemps, de concerts infinis,
 Tandis que, tout là-haut, au fond des cieus ternis,
 Un long vol de corbeaux fend le brouillard atone.

Et mon âme s'emplit alors de visions,
 Et j'évoque en pleurant mon enfance riieuse,
 Si pleine de désirs, d'espoirs, d'illusions :

Beaux oiseaux envolés qui la faisaient joyeuse...
 —Et je me dis que rien n'est triste, en vérité,
 Comme le nid désert... et le cœur dévasté.

ABBÉ A. TEXIER.

No. IV.

CORRECTION DE DEVOIRS.

I. — LES NIDS.

(Devoir de pensionnaire.)

A. — Texte.

Au-dessus de moi s'étend le ciel^{gr} grivelé d'où émergent quelques flots d'azur ; à mes pieds, les feuilles sèches, hier encore brillant feuillage, marquettant de rouge et de jaune nuancés le gazon défaillant, mordu par la gelée.

Des érables, des bouleaux, des peupliers, à moitié décou-ronnés, livrent au plein jour, à la bise, à la pluie, les palais aériens qu'abritait leur ramure.

Demeures abandonnées, ô nids sans chansons, tout l'été, vous étiez pleins d'allégresse, d'amour et d'harmonie ; les brises parfumées vous balançaient, le jour, entre le ciel lumineux et la terre souriante ; des rayons d'étoiles, moirant vos rideaux de verdure, vous changeaient en pénombre l'obscurité des nuits.—L'éclair qui incendie, la grêle qui ravage les moissons, ont passé sans vous atteindre. O nids, si doux, si chauds, si mollets, qu'avez-vous fait de vos hôtes ?...

Ont-ils succombé sous les coups de rapaces ennemis ?... Pris aux filets des hommes, regrettent-ils, dans quelques cages dorées, l'air pur, le ciel bleu, la liberté ?... Sont-ils partis pour ces terres enchantées, où les hivers sont plus tièdes que nos printemps, où les arbres portent des fruits merveilleux de couleur et de goût ? Reviendront-ils avec les beaux jours ?...

* * *

Mais qu'importent des nids qui tremblent sur des branches dénudées ?... des oiseaux au chant éphémère ? Les douleurs véritables sont nos douleurs... Les vrais nids déserts sont les maisons vides. Autrefois,

La vie apparaissait rose à la fenêtre
 Sous les beaux traits d'enfants nichés dans la maison.

Aujourd'hui,

Le mur est gris, la tuile est rousse,
 L'hiver a rongé le ciment ;
 Des pierres disjointes, la mousse
 Verdit l'humble fondement.

Élégant cottage ou maisonnette rustique, la maison paternelle parle toujours au cœur de bonheur, d'innocence et d'amour. Qui peut la revoir sans revivre, sur l'heure, sa jeunesse envolée, ses beaux jours d'antan ?

Les oiseaux reviennent au nid qu'ils ont habité ; les hôtes chéris de nos demeures les quittent pour toujours. Parfois un frère, une sœur, garde l'héritage sacré, une seconde génération y grandit : c'est un printemps nouveau ; mais le nid, le vieux nid, pour bien des cœurs, reste désert : le père et la mère dorment à l'ombre de la croix, les enfants sont dispersés, le toit familial n'abrite plus que des souvenirs.

Bientôt peut-être... Ecarte, ô mon Dieu, ce présage !
 Bientôt un étranger, inconnu du village,
 Viendra, l'or à la main, s'emparer de ces lieux
 Qu'habite encor pour nous l'ombre de nos aïeux,
 Et d'où nos souvenirs, des berceaux et des tombes
 S'enfuiront à sa voix, comme un nid de colombes,
 Dont la hache a fauché l'arbre dans nos forêts,
 Et qui ne savent plus où se poser après !

B. — Critique des idées et du style.

I.—Le devoir se divise en deux parties à peu près égales :

- a) les *nids* d'oiseaux délaissés.
- b) les *berceaux* d'enfants solitaires

Charmant et suggestif, autant que naturel et poétique, ce rapprochement d'idées !... Tout spectacle de la nature fait épanouir une leçon morale : il faut s'étudier à la faire ressortir.

M. l'abbé A. Texier, dans le sonnet des *Vieux nids*, me semble trop descriptif du "nid désert", au détriment du "cœur dévasté." J'aime bien que l'on me rappelle—en vers

ou en prose—ce que mon œil aperçoit ; j'aime mieux encore les pensées qui éclairent mon esprit, les émotions qui font osciller mon cœur. *Les nids* de la jeune pensionnaire m'agrément autant, sinon plus, que les *Vieux nids*. Voici pourquoi, eu égard aux *idées* :—I. *les nids*.

1. Contraste entre l'aspect du ciel et de la nature..
2. Place et apparition des "palais aériens".
3. Contraste des nids au printemps, en été, en automne.
4. Hypothèses des "hôtes" disparus.

En égard aux *idées* :—II. *les berceaux*.

1. Transition : nids déserts : maisons vides.
2. "Enfants nichés dans la maison", *autrefois*.

Aujourd'hui..., l'opposition passe au matériel, et l'on ne s'attend pas à ces quatre vers ni à l'alinéa suivant : "Elégant cottage..." Bref, le fil des idées se casse à notre avis.

Pour le renouer, il faudrait transposer : "Elégant cottage, de suite après : "nichés dans la maison" ; puis on placerait après "beaux jours d'antan ?" les vers et la suite.

3. Aujourd'hui "le mur est gris..."
4. Hypothèses des "hôtes chéris de nos demeures."
5. Conclusion : "Bientôt peut-être..."

N. B.—Tel qu'il est le plan paraît acceptable, bien que restreint, maigre, étriqué... Il serait facile de l'inventer plus large, plus long, plus nuancé surtout et plus riche ; mais, passe ; acceptons-le.

II.—Le *style* est excellent, imagé, pittoresque, en saillie, correct, et riche. Faisons quelques observations.

I.—La première phrase :—"Au-dessus... la gelée" est trop longue comme phrase initiale. Du reste, il est d'usage et bien utile de poser la *circonstance de temps*—quand il s'agit d'un récit descriptif : la suite en devient le développement. Nous dirions quelque chose comme ceci :

TEXTE—"L'automne assombrit et attriste la nature.
"Au-dessus de ma tête s'arrondit le ciel grivelé... etc..."

Pour trouver du neuf, il suffit d'ouvrir son *Littré* ou *Bescherelle*, aux mots : automne, feuillage, etc.—Il ne s'agit pas de copier, mais de s'y inspirer et d'inventer soi-même.

“feuilles sèches” est commun, surtout avec “brillant feuillage” : éviter ces répétitions qui n'ajoutent rien.—De plus, sans verbe, la phrase n'est pas française ; elle suppose “s'étend”, du membre qui précède. Dites :

TEXTE—“à mes pieds, un lit (manteau) de feuilles recoquillées, hier encore murmurante verdure aérienne, marquetant de bronze et d'or pâle le gazon défaillant sous la morsure de la gelée.”

Au lieu de donner les couleurs “rouge et jaune nuancés”, nommez ces nuances, sinon vous restez dans le vague et le général : c'est le procédé par lequel on améliore soi-même son style.—“marquetant” avec un seul *t*.—Relisez les vers des *Vieux nids*.

2—“Des érables... découronnés” : c'est bien ; peut-être fallait-il nommer les “chênes” aussi, si vous observez la nature. Toute la phrase est bonne, belle, pleine, harmonieuse. On peut trouver mieux que “livrent au plein jour”.

3—“Demeures” relie l'idée à “palais aériens” : voilà de justes métaphores.—“ô nids sans chansons” : très bien ; et comme exclamation ou apostrophe, et comme expression ou alliance de mots ;—“pleins d'allégresse” est trop facile avec le verbe “vous étiez” : l'élégance réclame plus d'efforts et de couleurs. Cherchez donc dans *Littré* : “être plein de ;” admettez-vous : tressaillir ?—“les brises vous balançaient sur des flots de parfum, le jour, entre des clartés mobiles et la terre souriante...” ; retranchez “vous” devant “changeaient” et la phrase est délicieuse.

Exquises aussi les deux phrases qui suivent :—“L'éclair... la grêle...” je changerais “qui ravage les moissons” en “qui brise les têtes altières et mutile les rameaux”—Si doux... si mollets” sont trop synonymes ; mettez “si gracieux ou si mignons”.

4—“Ont-ils...” l'interrogation est bien placée et elle plaît toujours ;—“succombé sous les coups” s'emploie si souvent et ainsi frappe moins l'attention : “péri, expiré... sous les coups”

“des hommes” ne paraît pas nécessaire : laissez deviner que les filets sont tendus par la main humaine ; mieux vaudrait dire : “filets perfides” ;—le singulier préférable pour “les cages dorées” ;—“air pur” : mieux que ces termes usés et que “ciel bleu” : “l'air natal, la coupole azurée, la liberté”.

“Sont-ils partis...” très bien écrit, excepté “merveilleux de couleur et de goût”, qui est indécis et trop vague ; il faudrait mentionner les fleurs, les insectes, dont se nourrissent les oiseaux, puis les fruits qui plaisent à leur goût.

*
* *

1—La transition “mais qu'importent” est dure et cruelle pour les nids et leurs hôtes :—“mais que rappellent, suggèrent...”—Excellentes, ces interrogations.

“Les douleurs... nos douleurs” : voilà la beauté et la force du même mot qui revient.

2—“Maisonnette..., la maison” : négligence que cette répétition ; dites “le toit ou le foyer paternel”,—“parle au cœur” se dit si souvent qu'il n'impressionne plus : “chante toujours au cœur le langage—stances, strophes—du bonheur...”

“Qui peut...”, très bien rendu, avec clarté, pureté, élégance et force dans l'interrogation.

3—L'antithèse est naturelle ; “pour toujours”, mieux “sans retour”, bien qu'il y ait “reviennent”.

Après “sacré”, il faut un point ou un point et virgule. Du reste la ponctuation, telle qu'on l'a mise, rend la phrase lourde et traînante. Mais les pensées sont bien enchaînées et revêtues d'un style très bien approprié.

Voilà assurément, du beau et bon parler de France et du Canada.

N. B.—Notre critique tend à la formation *littéraire* ; il ne faudrait pas admettre que les mots et les phrases que nous blâmons soient, par ce fait, condamnables et répréhensibles : nous visons à embellir, à enrichir le style des élèves. Seulement, on avouera que le langage de tout le monde, les alliances de termes toutes faites... ne sauraient être regardés comme la forme littéraire et cultivée.

II. — NOTRE CLASSE.

(Devoir de jeune pensionnaire)

Notre salle de classe se trouve au troisième étage du couvent. Comme elle est gaie, avec ses larges fenêtres, par lesquelles on peut apercevoir un bon coin du ciel bleu ou gris !

Notre salle de classe est perchée au troisième étage. Que sa physionomie est gaie, avec ses deux hautes fenêtres, par où l'œil espionne une clairière d'azur ou une trouée du ciel gris !

Sur une muraille, plusieurs photographies sont suspendues, entre autres celles de quelques graduées, vue qui nous encourage, car nous pouvons nous dire que, dans quelques années, nous aussi, nous irons, vêtues de blanc, recevoir la gloire due au travail.

A l'une des murailles pendent quelques photographies, entre autres un groupe d'anciennes graduées : cette muette apparition nous sourit et nous encourage ; elle fait germer et grandir l'espoir que bientôt, vêtues de blanc, nous ceindrons avec joie les couronnes tressées pour le travail.

Sur l'autre (muraille), le grand tableau noir, souvent victime des méprises des élèves, se dresse, prêt à servir, et semble nous inviter en nous disant : " Venez, je suis là ! "

Sur l'autre, dans toute la longueur, se déroule le grand tableau noir, si souvent victime des méprises, ami toujours prêt au labeur auquel il semble nous convier, en disant : " Venez donc, je suis là ! "

Les murs sont teints d'un vert très pâle, qui fait ressortir les objets placés dans l'appartement. On y voit encore des peintures représentant "La Mère et l'Enfant," humble copie de Mignard ; le " Sacré Cœur de Jésus " ; une gravure de " l'Enfant Jésus au milieu des docteurs " ; rabbins et prêtres semblent s'intéresser à ses paroles et s'étonner de sa sagesse précoce.

Ces deux phrases sont excellentes, à peu de chose près ; c'est bien observé et correctement exprimé.

Notre classe n'est ni trop grande ni trop petite, pour le nombre d'élèves qui l'occupent ; c'est le seul témoin des reproches, et en même temps, des éloges adressés aux élèves suivant leur mérite.

Notre classe . . . qui l'occupent ; c'est le seul témoin, bien discret, des réprimandes ou des éloges adressés à chacune, selon qu'elle le mérite.

En ouvrant la porte, plusieurs objets frappent nos yeux, mais surtout le pupitre de la Maîtresse dont le zèle et le travail veulent faire de nous des jeunes filles sérieuses et utiles aussi ; elle ne se lasse pas de nous donner devoirs et explications.

En ouvrant la porte, ce qui frappe les yeux c'est surtout le pupitre de la Maîtresse ; son zèle et ses fatigues s'orientent vers la formation intellectuelle et morale des élèves. Devoirs, leçons, explications et corrections, elle n'épargne rien, dans le dessein de produire au dedans des jeunes filles éclairées et sérieuses, au dehors des caractères utiles à la famille et à la société.

Dans un coin à gauche, se trouve une jolie collection de pierres fossiles, coquillages dont les spécimens nous aident beaucoup à comprendre la géologie, au sujet de laquelle nous ne sommes pas toutes du même goût ; car cette science, aimée de plusieurs, donne aussi le mal de tête à quelques-unes.

Dans l'encoignure de gauche, se déploie un étalage de fossiles, coquillages et minéraux de diverses formes. Ces spécimens nous aident beaucoup à entendre la géologie, au sujet de laquelle les goûts se divisent ; les unes inclinent aux saveurs de cette science, les autres y contractent un mal de tête, bien voisin du dégoût.

Sur une petite table, placée près de la maîtresse, sont installés quelques livres, qui résument presque toutes les sciences humaines, ainsi qu'un globe représentant la terre.

Sur un guéridon, à la portée de main de la Maitresse, s'alignent et s'étagent quelques volumes, abrégés succincts de presque toutes les sciences humaines, ainsi qu'un globe terrestre.

Autour de l'une des croisées, pousse un lierre, vivifié par les chauds rayons du soleil et par les soins d'une main fidèle et dévouée. Il grandit presque à vue d'œil, et déjà, après avoir fait le tour de la large fenêtre, il va se reposer sur le crucifix.

Autour de l'une des croisées, grimpe un lierre dont la parure d'un vert tendre se maintient vivace sous les chauds baisers du soleil et grâce à la sollicitude attentive d'une main dévouée. Il monte presque à vue d'œil ; et déjà, après avoir contourné la large fenêtre, il pense étreindre le crucifix lui-même.

Quatorze pupitres sont destinés aux élèves, mais onze seulement sont occupés. Pendant les heures de classe, elles sont toujours écrivant ou récitant, essayant de faire entrer dans leur tête, quelquefois à grand'peine, ce qui nous est enseigné.

Des quatorze pupitres, onze ont accueilli des destinataires. Aux heures de classe, les plumes courent ou les lèvres récitent : la sueur ruisselle au front, pour étiqueter dans le cerveau les notions enseignées.

Mais, patience ! L'étude est comme la noix : l'écorce en est amère. Le fruit n'en sera que plus doux. Nous la casserons, cette amande, et nous goûterons ce noyau !

Mais patience ! L'étude est ... amère ; le fruit n'en sera que plus exquis. Le proverbe affirme qu'il faut casser le noyau pour avoir l'amande.

Ce noyau, nous voulons le briser : cette amande nous la voulons goûter. . . . et nos maîtresses et nos parents, avec nous !

A. R.

N. B.—Nous avons voulu suivre de près le texte de cet essai—qui est loin du médiocre—sans nous arrêter à la suite ni à la gradation des pensées. Tel qu'il est, notre essai, comparé à celui de l'élève, sera suffisamment avantageux aux lecteurs et suggestif de mieux encore.

NOTIONS DE PHILOSOPHIE.

N. B.—Avant de donner la suite des "notions de philosophie," il nous a paru désirable et intéressant de consulter l'opinion d'un pensionnat en ce qui concerne nos leçons et nos essais de composition.

Quatre pensionnaires nous ont transmis leurs idées—Mesdemoiselles E. BOLDOC, A. LABELLE, E. LEMAY, Y. ROCHON. Leur travail, tout personnel, mériterait d'être communiqué aux lectrices de la REVUE. Dans l'impossibilité de publier *in extenso* leurs réflexions, nous allons les résumer, en nous rapprochant de leur opinion respective.

La question, à laquelle ces demoiselles ont répondu avec détails et développement, est la suivante :

LA PHILOSOPHIE AU PENSIONNAT.

La philosophie, dans ses notions élémentaires, peut-elle, doit-elle acquérir droit d'asile au pensionnat ? Ne serait-ce point témérité d'explorer un terrain où tant de brillants esprits se sont égarés ? La témérité ne se double-t-elle pas de présomption périlleuse, quand il s'agit d'engager les jeunes filles à s'y aventurer ?...

Quoi donc ! les programmes des pensionnats ouvrent devant elles les portes de l'histoire, des sciences, des arts, de la littérature ; ils leurs donnent accès aux connaissances humaines, communes à la jeunesse des deux sexes ! Convient-il de leur fermer, à elles qui reçoivent mission de soutenir le rôle que l'on sait dans le foyer et dans la vie sociale, de leur fermer l'entrée de la science des principes et des causes, de la philosophie ? S'effarouche-t-on du terme lui-même ? Mais alors il faut admettre que la religion aussi, avec son dogme, sa morale, sa discipline et son culte, toutes choses complexes en soi et ardues pour l'intelligence, doit demeurer scellée dans son tombeau, même et surtout au pensionnat. Mais alors, il y a lieu de laisser ignorer aux jeunes filles, dans leur vie individuelle et de relation sociale, l'activité de leurs sens, de leurs facultés inférieures et supérieures, les notions du droit et du devoir, du vice et de la vertu naturelle, les principes du beau et du bien, les preuves mêmes de l'existence de Dieu... ?

Non, la philosophie, exposée dans ses éléments et ses notions fondamentales, à l'exclusion des problèmes et des disputes d'écoles, est un phare de premier rang, lançant ses projections lumineuses sur le présent et l'avenir des jeunes filles : l'Université libre-penseuse de France, en accaparant l'enseignement supérieur des jeunes personnes, l'entend bien ainsi, ainsi que l'inauguration des cours à leur usage des Instituts catholiques.

Le spectre de la pédanterie féminine est impuissant à nous inspirer une frayeur sérieuse ; il est préférable d'établir sans arrière-pensée l'*excellence*, la *nécessité*, les *fruits* de la philosophie dans l'âme et la vie des pensionnaires.

I

En vérité, cette étude met le couronnement à l'œuvre si capitale de la formation intellectuelle, scientifique, morale, religieuse même.

Par elle, la jeune fille apprend à connaître sa constitution propre, les organes des *sens* avec leurs impressions, leurs sensations, leurs perceptions ; la nature de ses penchants et de ses inclinations diverses ; la variété même des tempéraments et des caractères ; la force et la tyrannie des habitudes acquises en ce qui concerne la vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le tact... Est-ce donc si peu ? Entrevoit-on quelles lumières et quelles conclusions morales, dans l'empire universel du luxe, du bien-être, de la mode, au milieu des fascinations provocantes, ces notions si simples apportent et imposent à la jeune fille ?

Par elle, elle distingue à merveille ses *sens internes* ou facultés inférieures : instinct, imagination, mémoire, sensibilité, association des idées. Ces sens sont comme des écrans, des plaques photographiques qui reproduisent, à volonté et selon le caprice, toutes les impressions des objets extérieurs et des personnes. Que de jeunes filles se guident aux lueurs fallacieuses de leur instinct contrarié, de leur imagination vivement impressionnée, illusionnée, hallucinée peut-être, de leur sensibilité froissée, meurtrie, saignante au fond du

cœur, de leurs combinaisons d'idées sottes et sangrenues, scrupuleuses et décourageantes!... Est-ce donc si peu encore, que le discernement de ces photographies intérieures, cachées, invisibles à autrui, lesquelles tour à tour embellissent ou ternissent les jours et les années d'une vie, baignée de joie ou trempée de larmes?...

Par elle, elle équilibre le *plaisir* et la *douleur*, les sentiments et les passions nobles ou déprimantes... On a dit que *la raison fait l'homme, le cœur fait la femme*. Serait-ce pour confirmer la véracité de ce proverbe que j'ai vu pleurer si souvent ma mère, et si rarement mon père? Sans doute elle a tressailli, plus que lui, sous l'émotion de joies plus profondes et plus délicates. Si l'âme féminine est lyre d'or ou harpe éolienne, vibrant au zéphir des plus légers sentiments, qui donc ignore qu'auprès de cet ange aux formes humaines rugit la bête qui mord les tissus neigeux de sa robe d'innocence pour l'entraîner dans les fangeux bas-fonds des passions avilissantes?... Est-ce donc si peu, que la jeune fille sache [sauvegarder en elle l'ange et le soustraire aux venimeuses morsures de la bête?...

Sensibilité et cœur, la jeune fille n'est-elle pas doté d'une *intelligence*? Lui dénierait-on le devoir de l'attention, de la comparaison, de la réflexion, du jugement, du raisonnement, de l'observation et de l'examen de soi?... Peut-on lui refuser le droit de vouloir, de délibérer, de se déterminer, d'user de sa liberté?... Mais qu'est-ce qu'elle entend de ce langage, de ces mots qui voilent des idées, si elle achève son cours d'études sans initiation préalable à l'estime de sa grandeur intellectuelle, de sa noblesse morale, de ses responsabilités de conscience en face de ses droits et de ses devoirs?... Est-ce si peu encore qu'elle doive se voir vouer à la torture de l'oubli des uns, du mépris des autres, du conflit des deux à la fois?...

Et si l'on continuait à remonter ainsi l'échelle de ses prérogatives et de ses aptitudes naturelles, que de conclusions pratiques, dans la sphère modeste et héroïque où se

confine sa carrière, où s'usent ses énergies, où rayonne ses influences, où triomphent ses vertus en attendant leur apothéose finale et céleste?...

Il nous semble que nous avons trop raison, sur ce sujet de l'excellence.

II

Excellente et capitale en soi, la philosophie s'impose comme *nécessaire* au premier chef.

Pourquoi? dira-t-on sans doute. Est-ce que nos arrière-grands-mères se souciaient de telles études?

L'antiquité n'est pas le moyen-âge; les temps modernes ne sont pas l'époque contemporaine: tout change, et "le globe roule sur ses gonds, tandis que la Croix seule reste immuable." Les *exigences* revêtent une physionomie nouvelle: il y a lieu de s'y plier, si l'on ne veut se rompre et mourir. Aussi bien la société actuelle réclame des connaissances jadis dédaignées ou négligées. Pourquoi la jeune fille, femme de demain, la jeune pensionnaire, chrétienne de l'avenir, subirait-elle un recul ou un stationnement devant les flots qui entraînent la foule, à tort ou à raison. C'est le mot d'ordre qui court le monde: "Emparons-nous de l'âme de la jeunesse; c'est le gage des conquêtes qui assurent l'avenir social." Et l'enseignement catholique laissera faire autour de soi, sans qu'il se penche sur l'âme délicate qui implore ses lumières, mendie sa nourriture, sa santé, sa vie!...

Outre la lutte de la concurrence, quels *dangers*, de nos jours, entourent et provoquent la jeunesse au mépris des principes, des traditions, de l'autorité, des obligations monotones du devoir. Gravure et photographie, littérature et théâtre, musique et opéra, sciences et arts, tout conspire contre l'innocence et la vertu, la candeur et l'ignorance ingénue. Qui donc démasquera ces fantômes aux regards séduits, au cœur sollicité, à l'esprit trompé du sexe "faible"? Si l'on tentait de lui donner des armes pour le rendre "fort", pour assurer sa propre défense, pour le seconder dans la protection et la sauvegarde des êtres qui germent et s'épanouissent

sur ses genoux, sur ses bras, sur son cœur... Alors, éclairez la jeune fille, développez son jugement, affermissez sa raison, fortifiez sa volonté : qu'elle se connaisse elle-même non plus légère, molle, inactive, sensitive comme une fleur, mais sérieuse, vigoureuse, travaillante, raisonnable comme une reine, fille de la Reine des vierges...

Elle ne conçoit de ses *qualités* ni la notion vraie, dans toute son étendue et sa profondeur, que par l'étude indispensable de son âme, de son rôle, de sa mission. Ses talents ne s'éparpillent plus et cessent de s'évaporer au dehors ; ses énergies se concentrent au dedans : son développement est un progrès qui la grandit à ses yeux et la rend apte à servir d'appui à l'homme qui se l'associe. Irréprochable de conduite, judicieuse de discernement, réservée à l'endroit des questions qui se débattent en dehors de sa compétence, elle acquiert quand même la faculté d'apprécier, de suggérer un conseil, de faire appel à la prudence, de tenir le rôle qui lui convient. Sa mission est fructueuse, en raison même des qualités acquises, des vertus enracinées, des interventions permises, des influences qu'elle impose avec un mélange de douceur et de tendresse qui n'exclut ni la fermeté ni la distinction.

III

Assurément les plus inappréciables avantages ressortent pour la jeune fille de ses connaissances : quels *fruits* suaves pour le présent et l'avenir !

Cette science ne lui mettra pas aux lèvres la coupe du *bonheur* : en est-il d'assuré ici-bas ? Mais elle saura mettre plus de sagesse dans ses pensées, plus de circonspection dans ses démarches, plus de résistance dans son action et plus de persévérance dans l'accomplissement de ses desseins.

Cette science ne saurait placer son cœur au-dessus des atteintes du *malheur* : qui donc ne porte sa croix, couronnée d'épines, surmontée de la lance et de l'éponge imbibée d'amertume ? Mais elle pourra bien, secondée de la divine religion, céleste Véronique qui poursuit sa route à travers

les siècles, elle pourra bien tremper son courage, relever sa résignation, ranimer ses forces épuisées, la soutenir chaque jour jusqu'au chevet de l'agonie, où elle expire, martyre du devoir peut-être, mais douce victime qui meurt sans récrimination et sans murmure, comme sans violence et sans angoisses ! . . .

Cette science ne saurait laisser effacer les *traces* de son passage : jamais la femme ne meurt tout entière ! Elle a disparu, c'est vrai, mais son souvenir vit encore, parce qu'elle a parlé, et que l'on garde ses paroles ; parce qu'elle s'est donnée, et que l'on reste sensible à ses bienfaits ; parce qu'elle a souffert, et que ses sueurs et ses larmes sont encore fécondes ; parce qu'elle a agi autour d'elle, et que son action a façonné, peint ou sculpté des chefs-d'œuvre, je veux dire des âmes immortelles qui lui appartiennent et resteront son plus bel apanage, même au delà du tombeau ! . .

* * *

En résumé, fleur humaine dont les pieds touchent la terre, fleur fragile et périssable qui incline la tête fatalement vers la tombe, la jeune fille reconnaît la fugitive fraîcheur de la beauté qui se fane, s'efface et périt. Fleur intelligente et libre, dont les sommets touchent aux cieux, fleur vivace et immortelle qui aspire volontairement vers la gloire, la jeune fille estime et apprécie la blancheur de son âme qui rayonne, resplendit et survit.

Eclairée par la foi et par la raison, réchauffée par la charité et l'amour vrai, l'intelligence d'abord, la volonté ensuite, ennoblissent sa vie personnelle, domestique, sociale. En elle, rien de vulgaire, de bas, d'avilissant : tout concourt à son élévation, à sa félicité, à sa royauté de second rang : l'instruction et l'éducation en ont fait, de concert, aujourd'hui une pensionnaire, demain une femme de bon sens qui sait se décider et agir.

La science de la religion lui infuse les principes de la foi ; la science philosophique, les principes de la raison et de la morale : c'est ce qui la rapproche à la fois de l'homme, de l'ange et de la Vierge Marie !

SUPPLEMENT.

CURIOSITES ET VARIETES.

I. — La traversée des animaux.

Saviez-vous qu'il existe, dans la presse, un organe ayant pour titre le *Journal du mal de mer*?

Il s'occupe de la façon dont les animaux terrestres se comportent, lorsqu'ils sont véhiculés sur l'élément liquide.

Il paraît que l'*ours blanc* remporte la palme de la vaillance : le voyage en paquebot ne trouble en rien ses digestions. Il est vrai que cet animal ne craint pas, au besoin, de traverser les mers polaires sur des glaçons flottants : c'est un apprentissage.

Le *boeuf* ne fait pas non plus mauvaise figure. Philosophe de sa nature, la mer l'éprouve peu et endort ses émotions qui sont rares.

De même pour la *girafe*, bien que sa taille doive lui rendre le roulis plus sensible. Mais, c'est une bête qui regarde évidemment de haut toutes les petites contrariétés de la terre.

Le *cheval*, au contraire, est parfois très malade et songe quelquefois à mourir sur place.

Le *singe* — et ceci intéresse certains savants et ceux qui les envient — le singe souffre, car il grimace à se tordre et à faire tordre de rire ! Mais il suffit, pour le guérir, de lui servir un oignon : heureuse bête !

Le *tigre* se plaint pitoyablement, pleure comme un veau, et, tout le long de la traversée, se frictionne le ventre avec les pattes.

L'*éléphant* devient mélancolique, et la douleur d'estomac lui adoucit le caractère. On le remonte un peu, en lui faisant avaler... du whisky.

Quant au *lion*, qui n'a peur de rien, en sa qualité de sire, le *Journal* assure que trois choses pourtant dans la nature le démontent : le serpent, le chant du coq, et... le mal de mer !

* * *

II. — Rostand académicien.

M. E. Rostand occupe à l'Académie française le treizième fauteuil, et il en est le treizième titulaire.

Ce n'est pas tout.

Les deux noms "Edmond Rostand" contiennent juste treize lettres.

Les titres des deux grandes pièces, qui ont ouvert au poète les portes de l'Académie. — *Cyrano* et *l'Aiglon* — font également treize lettres à eux deux.

Les chiffres de l'année 1903, additionnés, font treize, et si l'on écrit en abrégé, à la façon moderne, le jour et la date — 4 juin 1903 — de sa réception sous la coupole, c'est-à-dire "4. 6. 03", l'addition donne de nouveau treize.

On ne voit pas, jusqu'ici, que ces coïncidences aient apporté à M. Ros-tand de la malchance... sinon, peut-être, les débours de son nouveau costume d'immortel.

Pour s'habiller, savez-vous quelle somme il a dû puiser au gousset ?

Habit avec broderies et galons	500 francs
Gilet de drap blanc	25 "
Pantalon à bandes	70 "
Chapeau à plumes	55 "
Boîte à chapeau.....	4 "
Epée	35 "
Porte-épée.....	4 "
	Total 693.00

Et si vous regardez de près ce chiffre respectable, et qu'il vous plaise d'en retrancher la *boîte à chapeau* et son prix, vous aurez 689 francs, qui est juste un multiple de treize !

Quelle fatalité attend donc le Benjamin de l'Académie ? L'avenir tient la réponse.

* * *

III. — Chanteurs nocturnes.

Tous les mondes créés racontent la gloire du Créateur. C'est leur devoir professionnel et sans doute leur première science, leur unique raison d'être. Comment s'en acquittent-ils ? Nous ne le savons guère.

Mais nous pensons savoir, et nous savons de quelle façon notre planète terrestre doit remplir et remplit cette obligation sacrée. Comme tous les astres, la terre raconte et exalte la toute-puissance divine par son obéissance immuable à ses lois, et, les créatures inanimées qu'elle renferme participent à cet hommage par leur aveugle soumission à leur destinée. Quant aux hôtes animés de la terre, les hommes et les bêtes, c'est aussi par obéissance raisonnée chez l'homme, instinctive chez l'animal, qu'ils rendent hommage au Créateur.

Mais ce n'est pas assez. L'homme, participant à la nature des purs esprits par son âme raisonnable, doit louer Dieu à la façon des anges, et joindre à l'adoration, à l'action de grâces spirituelle, l'hommage de la parole qui n'est que le véhicule de la pensée.

La voix humaine est donc l'organe le plus élevé, le plus parfait de la louange due à Dieu ; et comme le chant est la cime idéale, la fleur éthérée de la voix humaine, la parole chantée, c'est-à-dire modulée, devait être et a toujours été la forme la plus populaire, la plus pénétrante, la plus universelle de l'adoration et de la prière.

Toutes les religions, toutes les nations chantent. Les sauvages eux-mêmes rythment leur langage guttural, pour invoquer leurs fétiches.

La voix humaine, d'une façon plus ou moins imparfaite, monte donc vers Dieu, de tous les points de la terre.

Le Créateur n'a pas voulu que ce don presque religieux du chant fût réservé en ce monde à l'homme seul. Dans sa bonté paternelle, pour charmer sa pauvre créature humaine plus encore que pour sa propre gloire, il a choisi, dans l'espèce animale, un être qui, par pur instinct, chanterait à l'image de l'homme. Il l'a pris dans le monde des oiseaux, et parmi les oiseaux dans une seule classe.

Pas plus que les quadrupèdes, depuis la souris jusqu'à l'éléphant, les oiseaux volant à ras de terre et les oiseaux de proie ne modulent leurs airs. Le doux bêlement de l'agneau n'est pas plus un chant que le rugissement horrible du lion; et les aigles, les corbeaux, les hiboux, crient plus ou moins fort, mais ne font que crier, à l'instar des dindons, des canards et des poules.

C'est au seul peuple léger et charmant des petits oiseaux, qui vivent en quelque sorte entre ciel et terre, sans presque toucher le sol, que le bon Dieu a communiqué le privilège presque céleste d'une voix pure, douce et forte, éclatante et discrète, qui semble faite exprès pour chanter sa gloire, à l'image des anges de Bethléem.

Dans sa passion de l'inégalité des êtres, le Créateur va plus loin, et, de sélection en sélection, entre les chanteurs ailés, il a élevé le rossignol à la dignité de roi des oiseaux mélodieux, de chanteur nocturne, non seulement le premier, mais le seul.

Il convenait, en effet, que la gloire de Dieu ne cessât point avec la lumière du jour, qu'elle se continuât durant la nuit, au milieu du silence de la nature, et que, dans le monde animal comme dans le monde humain, deux prières s'élevassent ensemble, sans interruption, vers le Créateur de toutes choses.

Et c'est ainsi que, pendant la paix de la nuit sereine, alors que les étoiles innombrables semblent dormir au firmament, que les épis sommeillent dans les champs, les fleurs et les herbes dans les prairies et les jardins, la voix du rossignol s'élève pure, harmonieuse, parcourant toutes les gammes de la tristesse et de la joie, et s'élançe par-dessus la cime des grands arbres, portant à Dieu l'adoration du monde inanimé, la prière inconsciente des insectes et des oiseaux, de toutes les bestioles sans malice et sans défense.

Nul parmi les saints ne comprit mieux ce ministère charmant du rossignol que le séraphique François d'Assise; ami de toutes les créatures qu'il appelait "ses sœurs", et qui venaient à lui comme à leur frère et à leur maître, il saluait dans le rossignol le chanteur, le porte-parole, j'ose-rais dire le prier de la nature. Voici l'un des traits les plus délicieux de sa vie, raconté dans ses *Fioretti*, et que j'ai mis en scène dans mon "Poème de saint François."

Le concert de saint François et du rossignol.

Une nuit près d'une clairière,
François ouit la pure voix
D'un rossignol qui, dans les bois,
Envoyait à Dieu sa prière.

Le silence règne à l'entour :
Le vent n'ose agiter la feuille,
Et la nature se recueille
Pour écouter l'hymne d'amour.

Tout à coup, un autre cantique
S'élève encore plus ravissant.
C'est François dont l'âme angélique
S'épenche en un céleste accent.

Chaque fois que l'hymne s'élance
Du cœur du saint, l'oiseau se tait :
Mais quand François faisait silence,
L'oiseau mélodieux chantait.

Ainsi, pendant la nuit entière,
S'éleva la double prière
Et du rossignol et du saint :
Union mystique et touchante
De l'homme et de l'oiseau qui chante,
Du pur amour et de l'instinct !

Cette loi de la prière universelle et perpétuelle, l'Eglise de Jésus-Christ l'a proclamée, organisée, dès son origine. Elle a voulu qu'une voix faite de mille voix, une voix priante et chantante, continuât, pendant le silence de la nuit, à l'heure du repos de toutes les créatures, les prières et les chants du jour.

Et c'est pour accomplir cette mission sublime que les religieux et les vierges, — les fils de saint Benoît, de saint Bernard et de saint Bruno, les Clarisses, les Carmélites, les Trapistines, et tant d'autres, re relèvent au milieu de la nuit, descendent au chœur, et, d'une voix enflammée, malgré les glaces d'hiver, bénissent Dieu, l'assiègent de louanges, de supplications, de larmes, et demandent grâce pour tous les blasphèmes, les crimes, les orgies nocturnes des impies et des voluptueux.

Laissons donc chanter le rossignol, accompagnateur inconscient de la voix et de la prière humaines. Laissons surtout aux saints religieux, aux vierges épouses de l'Époux crucifié, la liberté de leurs œuvres dans le jour, de leurs chants et de leurs oraisons pendant la nuit.

Y toucher, ce n'est pas seulement avilir son âme, compromettre son salut éternel, c'est compromettre aussi son honneur terrestre et la paix même des jouissances de ce monde.

Qu'il le sache ou non, tout persécuteur des ordres religieux est un ennemi du genre humain. ,

Marquis A. DE SÉGUR.

IV. — L'Hymne national anglais.

Au moment où paraissent ces lignes, l'on chante sur quelque point du globe britannique le *God save the King*.

Cet hymne national, d'où vient-il ?

Les paroles sont du poète Carey, qui vivait au milieu du XVIII^e siècle. Elles ne révèlent, d'ailleurs, rien de rare — sinon l'idée religieuse!...

Dieu, sauve notre roi,
Et fais-lui de longs jours !
Dieu, sauve le roi !
Fais-le victorieux
Et glorieux !
Qu'il règne longtemps !
Dieu, sauve le roi !

Quant à la musique, lente, lourde, gravement solennelle, son origine est obscure.

Carey a dû plaquer ses paroles sur un air populaire ; mais, d'après une opinion assez répandue, cet air serait de Lulli et aurait été importé de France.

Ou encore, cet air serait celui d'un chant qu'entonnaient les jeunes demoiselles de Saint-Cyr, quand Louis XIV leur venait rendre visite.

Les Anglais, bien entendu, contestent cette tradition.

Ajoutons que le poète Carey mena une existence tourmentée, et, de dégoût, finit lâchement ses jours par le suicide.

Quoi qu'il en soit, c'est plaisir d'entendre les notes graves de l'hymne, lorsqu'elles couronnent de leurs mâles vibrations les réunions, les banquets, les fêtes : elles sont pénétrantes et remuent l'âme comme la majesté des flots sonores.

* * *

V. — Le Nid de Bouvreuil.

(Imité de CHATEAUBRIAND.)

1

Je me souviens toujours de ces joyeux dimanches,
Où nous courions les nids le long des grands rosiers,
C'étaient, de toutes parts, dans l'herbe et dans les branches,
De longs babils d'oiseau chantant à pleins gosiers.

2

Ici, le loriot, fier de sa ritournelle,
Là, les chardonnerets vêtus de pourpre et d'or ;
Mais surtout près des buis, non loin de la tonnelle,
Certain joli bouvreuil que je revois encor.

Il avait mis son nid dans un massif de roses ;
Et dans le demi-jour de ce réduit obscur,
Le gai soleil de juin, parmi les fleurs écloses,
Eclairait vaguement quatre perles d'azur.

Au-dessus, une rose encore tout humide
Pendait ; l'oiseau transi par l'air vif du matin,
Sur l'arbre tout auprès lançait son chant timide,
En lissant bien du bec ses plumes de satin.

Pour ajouter encore au charmes de la scène,
Au-dessous, un bassin aux clairs frissons d'argent
Répétait, par endroits, dans son onde sereine,
Les mobiles détails de ce tableau changeant.

Et les touffes de buis que le matin colore,
Et le nid, le bouvreuil, les roses, le flot bleu,
Et l'arbre qu'embrassaient les rayons de l'aurore,
Frais flots de verdure en une mer de feu :

Tout brillait à mes yeux d'une grâce si pure
Que dans l'eau du bassin, tout à coup, je crus voir
Dieu, qui, du haut du ciel, penché sur la nature,
Semblait se regarder dans ce charmant miroir.

Abbé A. TEXIER.

Les Deux Noblesses

(Suite)

Hélas ! ce pèlerinage de saint Efflam me revient souvent à la pensée. J'ai pour la figure douce et attristée d'Honora, épouse d'Efflam, une dévotion de choix, car ma vie ressemble de plus en plus à la sienne. Quand saint Efflam, après son mariage forcé, quitta subitement le palais de son père, Honora le suivit sur les côtes de Bretagne. Efflam fit construire une petite cellule à quelque distance de son ermitage et consentit à ce qu'elle vint le visiter, pourvu qu'elle eût toujours un voile sur le visage et qu'elle ne lui parlât d'autre chose que de sujets religieux. Il me semble qu'Honora doit être compatissante pour moi qui ai choisi, par volonté, la solitude dans l'amour.

Et quand je sens que mon cœur est trop plein, pour ne rien avouer devant Goton curieuse ou devant mon frère attristé, je monte en ma chambrette et je parle à sainte Honora du pays de chez nous — et aussi de lui.

16 avril.

C'est une très petite ville manufacturière, Saint-Evroux, que nous habitons maintenant. Mon frère y commence un rude apostolat, car les esprits sont fortement travaillés par le socialisme.

Nous demeurons sur une place irrégulière, bordée de vieilles maisons à pignons, aux étages en encorbellement soutenus par des consoles de bois. Derrière le presbytère, s'étend un jardin un peu humide, borné par un débris de l'enceinte primitive du bourg. Au fond reste encore une tour ronde. Sur le sommet poussent une bordure de lilas et quelques ravenelles. Cela forme une terrasse que j'affectionne.

Au-dessous de moi, dans la venelle des Remparts, passent, à midi et le soir, des ouvriers qui reviennent des fabriques. Les femmes, en cheveux, l'œil effronté, causent par bandes, le verbe criard ; les hommes s'en vont silencieux, maigres, le teint jaune, un bout de cigarette collé à la lèvre. Tous sont pressés et les pas multipliés font comme un galop sourd qui dure dix minutes. Il monte une odeur de graisse à machine, de pipe, de sueur, mêlée au parfum lourd de musc de quelques élégantes d'usine.

Parfois quand les passants, moins pressés, sur le soir, ralentissent leur retour pour laisser à la ménagère le temps de préparer la soupe, des bribes de conversation viennent jusqu'à moi.

Hier, deux ouvriers causaient de la mort de mon frère :

— C'est tout de même chouette comme il est mort, le frère du curé. Faut ben qu'on casse tous sa pipe, mais l'éteindre ainsi soi-même, en descendant dans l'eau, c'est le cas de dire qu'on est un lapin !

— Pour sûr, reprit l'autre. Mais pourquoi que le commandant n'a pas pris sa place ? C'est pas des pauvres matelots qui devraient mourir pour sauver la vie des chefs. Ils n'ont pas des traitements de bourgeois, eusse.

— Mais t'as donc pas lu la feuille ? Puisque le capitaine avait refusé de quitter le navire qui coulait . . .

— Alors c'était un bon bougre. C'est plaisir de se faire casser la tête avec des gens pareils ! On est *socio*, pas vrai, mais français, et ça remue rudement le toc-toc.

— Tu viens-t-y prendre une verte pour te remettre d'aplomb ? Ta bourgeoise elle attendra. Tu-s-y diras qu't'as été retenu par le contre-maitre.

Le matin même mon frère avait reçu une lettre du marquis de Villepreux ; elle contenait ces simples mots : " Que je voudrais être mort glorieusement avec lui ! "

Ainsi des bas-fonds populaires et des hauteurs sociales les mêmes éloges s'en allaient vers l'acte héroïque d'un soldat. Dans cette admiration commune exprimant, en des termes différents, des pensées de sacrifice identiques, se révélait l'unité latente de notre race.

La nuit venait. Plus loin que les maisons amassées au-dessous de moi, à la sortie des faubourgs déjà sombres, les fumées rougissantes des usines montaient. Soudain le souffle du vent, fraîchissant subitement, se mit à les rabattre comme un voile aux reflets sanglants qui s'étendit sur la ville et vint jusqu'à l'église voisine.

Et je me demandai si, dans la confusion qui couvre la France, le monde du travail, poussé par la force des traditions, ne reprendra pas, lui aussi, peu à peu, un contact mystérieux avec la foi.

Un enfant se prit à vagir dans une mansarde pauvre, la voix fraîche d'une femme commença à le bercer d'une sorte de cantique aux rimes informes :

C'est le petit Jésus qui ramasse les copeaux,
C'est Saint Joseph qui les met sur son dos.

Charpentier,
Travaille, travaille,
Charpentier,
Travaille ton métier.

Un bruit de baisers s'en vint jusqu'à moi : le petit se mit à rire et moi à pleurer.

H. REVERDY.